

j'emmène de Brettes et nous allons continuer à faire des explorations ensemble.

« M. de Brettes, qui habite depuis cinq ans la Goajire, peuplée de 30,000 Indiens indépendants et peu commodes, a eu vent par quelques-uns d'entre eux qu'il existait au nord de la presqu'île une tribu totalement différente des Goajires habitant les montagnes et qui est entièrement inconnue. Ces Indiens s'appellent les *Piècer* (?); ils pourraient bien avoir un lien de parenté avec les Arrawaks habitant les hautes vallées de la Sierra Nevada. Ce qui est extraordinaire, c'est que *personne* jusqu'à présent n'a soupçonné l'existence de cette tribu; il serait d'autant plus intéressant de la visiter. Nous allons donc tâcher de pénétrer tous les deux jusque-là.

« J'espère que nous réussirons et que nous avons des chances de rencontrer des grottes avec des choses curieuses. Des Chimilás nous avons rapporté une centaine de photographies et autant d'objets ethnographiques intéressants et bizarres. Je compte bien faire là-bas une beaucoup plus ample moisson, si tout va aussi bien que la première fois.

« Pendant le temps que va nous prendre cette excursion, MM. Forel et Bugnion font un voyage par terre et sont partis ce matin. Ils doivent me rejoindre à mon retour à Rio Hacha. Ensuite, je les conduirai à leur paquebot à Sabanilla et alors je compte revenir à Rio Hacha retrouver de Brettes, repartir avec lui pour explorer la Sierra Nevada, qu'il connaît si bien, et passer environ trois semaines chez les Arrawaks et dans la montagne, avant mon retour en France. Entre temps, croyez bien que je ne flâne pas au point de vue ornithologique; j'ai déjà une collection très intéressante d'Oiseaux de toutes tailles et de toutes couleurs.»

COMMUNICATIONS.

SUR UN PORTRAIT DE POITEAU,

PAR M. ED. BUREAU.

On sait avec quel soin et quelle persévérance notre collègue M. Hamy a recherché les portraits authentiques des anciens professeurs du Muséum. Mais, en dehors de ceux qui ont occupé la première place, il y a bien

d'autres fonctionnaires, d'un temps plus ou moins éloigné du nôtre, qui ont rendu à notre établissement de grands services, et dont il serait intéressant de retrouver les traits et de faire revivre le souvenir.

On n'aurait aucune difficulté à rassembler les images de nos collaborateurs actuels ou récents; mais, pour ceux qui ont vécu à une époque antérieure à la photographie, ce n'est guère que dans leur famille, chez leurs descendants, qu'on peut espérer rencontrer quelque portrait pieusement conservé. Cette chance vient de m'arriver, et c'est grâce à sa petite-fille que j'ai pu me procurer le portrait de Poiteau, un des hommes qui, à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, ont le plus aimé et le mieux servi le Muséum d'histoire naturelle. Ce portrait gravé n'a jamais été publié. M^{me} Ogé-Poiteau en a mis le cuivre à notre disposition. Il paraîtra dans les *Archives du Muséum*, avec une notice biographique plus étendue. Qu'il me soit permis de rappeler brièvement ce que fut Poiteau.

Pierre-Antoine Poiteau naquit à Ambleny, près de Soissons, le 23 mars 1766, de parents sans fortune (son père était batteur en grange et ne savait ni lire ni écrire). Il apprit le jardinage, vint à Paris et travailla chez divers maraîchers et fleuristes. Bientôt son idée fixe fut d'entrer au Jardin des plantes. Rebuté d'abord par des subalternes auxquels il s'était adressé, il eut la chance de rencontrer Thouin qui, après quelques instants de conversation avec lui, l'admit de suite comme jardinier. C'est en 1789 qu'il entra ainsi au Muséum. En 1791, Thouin le nomma chef de l'École de botanique, en remplacement de Lahaye, désigné pour faire partie de l'expédition à la recherche de Lapeyrouse.

Poiteau, qui était fort illettré, se mit alors à apprendre seul non seulement le français, mais le latin; il déclina et conjuguait en portant ses arrosoirs. Peu de mois après, il était en état de lire la *Philosophia botanica* de Linné. En même temps il s'exerçait à dessiner les caractères des plantes, et il arriva à le faire avec une si grande exactitude et un tel sentiment artistique, que, plus tard, de grands ouvrages de botanique furent illustrés par lui.

En 1794, sur la demande de Lakanal, il fut envoyé à Bergerac, dans la Dordogne, pour fonder un établissement agricole et un jardin botanique; malheureusement les fonds manquèrent, et il se trouva bientôt dans le plus grand dénuement; mais vers 1796, le Gouvernement ayant décidé l'envoi de plusieurs naturalistes à Saint-Domingue, Poiteau, grâce à Thouin, fit partie de cette mission.

Il revint en 1802 avec d'importantes collections, des dessins et des manuscrits, sur lesquels un rapport fut fait à l'Institut par Ventenat, au nom d'une commission qui comprenait aussi Desfontaines et Antoine-Laurent de Jussieu.

En 1815, il fut nommé chef des pépinières royales de Versailles, et, en 1818, envoyé à la Guyane comme directeur des cultures et habitations

royales. Il y resta jusqu'en 1821, et fit de là d'intéressants envois au Muséum, entre autres, une quantité considérable de plantes vivantes, et beaucoup de poissons dans l'alcool. Il revint de la Guyane en 1822, avec de nouvelles collections d'animaux, ses herbiers, ses notes et ses dessins.

De 1828 à 1848, il fut rédacteur en chef des *Annales de la Société centrale d'horticulture* et fut nommé à la même époque professeur à l'Institut agricole de Fromont.

Poiteau mourut en 1854. On lui doit un grand nombre de mémoires de botanique et d'importants ouvrages.

Nous pouvons citer : la *Pomologie française*, 4 vol. in-f°, et l'*Histoire naturelle des orangers*, 2 vol. in-f°, ce dernier ouvrage en collaboration avec Risso.

Les animaux envoyés par Poiteau figurent dans les collections de zoologie du Muséum. Les plantes recueillies par lui à Saint-Domingue et à la Guyane, ainsi que les peintures inédites qu'il fit pour une grande Flore des environs de Paris, sont conservées aux galeries de botanique.

La bibliothèque de notre établissement possède de lui, outre ses ouvrages imprimés, le manuscrit d'une Flore de Saint-Domingue et tous les dessins qu'il fit, toutes les notes qu'il rédigea pendant son séjour à la Guyane.

NOTE SUR L'ANTHROPOLOGIE DE LA TRANSBAÏKALIE DU SUD,

PAR M. E. T. HAMY.

M. D. Levat, ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur civil des Mines, vient d'offrir au Muséum d'histoire naturelle une pièce particulièrement intéressante.

C'est un squelette d'homme adulte qu'il a recueilli au cours d'un voyage qu'il poursuivait avec M. Sabachnikow le long de l'Onôn qui forme avec l'Ingoda la rivière Chilka, une des branches initiales du fleuve Amour. Près d'un coude de cette rivière, un peu au Sud du village de Kouboukhavskoï, et à 15 mètres environ d'altitude, les deux voyageurs se trouvèrent en présence d'une sorte de tumulus, ayant pour base des schistes anciens, surmontés de marnes grises et composés d'un mince dépôt (0 m. 20) contenant une certaine quantité de petits instruments en pierre dure, éclats ou couteaux de jade, de jaspe, etc. et d'un lit de sable de 1 m. 50 renfermant une sépulture. Le squelette était entier, en bon état de conservation, couché sur le dos, les bras repliés, la tête tournée vers l'Ouest, dans un cercueil creusé dans un tronc d'arbre et recouvert d'une planche.

Ce sujet dont l'inhumation, au dire des Russes de Kouboukhavskoï, ne